THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1287

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Saint-Jean ou la Délicatesse du Sentiment. Contenant cette pièce. 1792.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

SAINT-FAR,

OU LA

DÉLICATESSE DE L'AMOUR;

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

PAR M. PAIN.

Représentée, pour la première fois, le 22 Décembre 1792

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A TOI.

Toi, qu'on ne peut s'empêcher d'adorer ;
O mon aimable et précieuse amie,
Reçois SAINT-FAR, à *toi* je le dédie,
A *toi* qui sus me l'inspirer.
Imitant.... de bien loin ta séduisante touche ;
J'ai peint le sentiment en copiant ton cœur,
J'ai voulu tracer la douceur,
Et j'ai ravi le miel que distilloit ta bouche.
De la délicatesse en faisant le portrait,
C'est encor *toi* que j'ai pris pour modèle....
C'est ta belle ame, et chaque trait
M'offroit de tes vertus une image fidèle.
Mon héros suit d'amour l'irrésistible loi ;
J'ai trouvé dans moi-même un peu d'analogie ;
Mon cœur me fournissoit le feu de l'énergie,
Et j'ai dépeint l'amour que l'on ressent pour *toi*.

PERSONNAGES.

EUGÉNIE.

Madame d'ORVILLE, mère d'Eugénie.

SAINT-FAR, amant d'Eugénie.

FLORIGNI, philosophe, prétendu d'Eugénie.

DUMONT, valet de Saint-Far.

LISETTE, suivante d'Eugénie.

PICARD, valet de Florigni.

La Scène est à Tours, dans une Hôtellerie.



SAINT-FAR,

OU LA

DÉLICATESSE DE L'AMOUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un sallon, à gauche est un échiquier, les pièces sont moitié debout, moitié renversées ; à droite une table et des livres dessus, un fauteuil est dans le fond.)

DUMONT, *seul.*

Mon maître ne vient point, quelque affaire nouvelle
A peut-être fait trève à sa douleur mortelle....
Que dis-je, infortuné.... peut-être en ce moment
Il accuse le sort, déplore son tourment,
Et d'un malheur constant son ame anéantie
Supporte avec douleur le fardeau de la vie :

Moi, malheureux valet, dès mes plus jeunes ans
Je suis à son service, et j'ai vu quelque tems
La fortune choisir pour favori mon maître.
Mais insensé celui qui croiroit toujours l'être !
Le bonheur ne suit pas constamment les humains :
Les plaisirs passagers et les cuisans chagrins
Sont plus ou moins leur lot, et l'inconstante roue
Met tantôt sur un char et tantôt dans la boue.
Ah ! si l'on possédoit pour avoir fait des vœux !
Si j'étois riche enfin, que je serois heureux !
Je dirois : acceptez, prenez, ô mon cher maître,
Non, vous n'êtes pas riche, et voilà de quoi l'être.
Il ne faut point d'esprit lorsque tout vient du cœur.
Rendez content Dumont, votre bon serviteur.
Eh ! qu'auroit-il besoin d'être dans l'abondance,
Votre amitié pour lui lui tient lieu d'opulence.
Tu pleures, diroit-il, ô mon fidèle ami ;
Je le connois sensible ; il pleureroit aussi,
Et le plaisir d'avoir adouci sa souffrance,
Du trop heureux Dumont seroit la récompense :
Mais le voici lui-même.....

SCÈNE SECONDE.

SAINT-FAR, DUMONT.

SAINT-FAR, (*sans voir Dumont.*)

Au comble du malheur,
Du destin ennemi l'on brave la fureur.

DUMONT, *à part.*

L'on voit sur son visage empreinte la tristesse.

SAINT-FAR, *de même.*

Pour Saint-Far qui pouvoit égaler ta tendresse!

DUMONT, *de même.*

Ses yeux chargés de pleurs, son air pâle et défait
Présagent-ils encore .....

SAINT-FAR, *de même.*

Ah dieux! ç'en est donc fait.
Infortuné Saint-Far, tu n'as plus d'Eugénie.

DUMONT, *de même.*

Dans son abattement il nomme son amie.

SAINT-FAR, *de même.*

Si tes jours sont finis, le père des mortels
T'a sans doute reçue en ses bras paternels.
Un ciel pur et serein, aussi pur que son âme,
Possède maintenant la plus sensible femme.
Eugénie, ah! du haut du céleste séjour,
Regarde, avec pitié, l'objet de ton amour;
Ecoute les accens d'un amant qui t'implore,
Il est bien malheureux puisqu'il existe encore.

DUMONT *allant à lui.*

Mon chèr maître, calmez ces transports douloureux.

SAINT-FAR.

Ah ! te voilà, Dumont, ... Je suis bien malheureux.
Apprends mon infortune,... apprends... mon Eugénie...
La mort...

DUMONT.

Ciel !

SAINT-FAR.

A frappé cette tête chérie.

DUMONT.

Quelle preuve avez-vous ?

SAINT-FAR.

Tu connois Giraldi,
Combien ne dois-je pas à ce fidèle ami !
Tu sais qu'il m'envoyoit les lettres d'Eugénie,
Les miennes, par ses soins, passoient à mon amie ;
Tu sais encor, Dumont, qu'à Bordeaux arrivé,
Je lui marquai comment j'avois été sauvé ;
Je lui parlai sur-tout de cette tendre amante,
De l'espoir que j'avois de la trouver constante,
Et je lui dis enfin qu'il pouvoit m'adresser
Une réponse à Tours où je devois passer.
J'y suis, et je reçois cette lettre cruelle :
(*Il tire une lettre de sa poche.*)
« Je t'annonce à regret une affreuse nouvelle,
» Ami trop malheureux, modère ta douleur,

» Le

» Le plus funeste coup va déchirer ton cœur ;
» Pour Saint-Far Eugénie est à jamais perdue ».
Mon corps frémit, mon âme incertaine, éperdue,
Veut douter ; mais je vois, en relisant l'écrit,
Que mes yeux n'avoient pas égaré mon esprit.

DUMONT.

J'augure le contraire, et malgré l'apparence,
De la revoir encore, ayez quelque espérance.

SAINT-FAR.

Comment puis-je, Dumont, croire encore au bonheur ?
J'ai fait, depuis quatre ans, pacte avec la douleur.
A chacun de mes pas il s'entr'ouvre un abîme,
Où le destin est prêt d'engloutir sa victime.

DUMONT.

Qu'êtes-vous devenus tems de sérénité,
Où nos jours s'écouloient dans la félicité ?

SAINT-FAR.

O fortunés momens du printems de ma vie,
Où tout s'embellissoit pour mon âme ravie,
Où le passé m'offroit un riant souvenir,
Et le présent heureux enchantoit l'avenir ;
Où tous mes sens livrés à la plus douce ivresse,
Éloignoient les soucis des jours de ma jeunesse !
La fortune et l'amour paroissoient au plaisir,
Pour me favoriser, vouloir se réunir ;

Une épouse à mes vœux alloit être accordée ;
Eugénie elle-même à cet espoir livrée,
Laissoit parler son cœur dont les tendres accens,
Pour arriver au mien, étoient toujours puissans.....
Je n'étois qu'un mortel, et voulois des Dieux même
Partager les plaisirs et le bonheur suprême....
Il fallut, parcourant l'immensité des mers,
Loin d'elle, végéter dans un autre univers,
D'un étranger climat appeler mon amie,
Quand pour moi le monde est où respire Eugénie.

DUMONT.

Oui, nous nous embarquons. D'abord des vents heureux
Hâtent notre voyage et secondent nos vœux;
Mais bientôt contre nous dirigeant leur furie,
Ils soulèvent les flots d'une mer applanie,
Et submergeant enfin notre frêle vaisseau,
Nous présentent la mort et la mer pour tombeau.
Porté sur des débris que le hasard me donne,
J'arrache aux flots cruels ma chétive personne ;
Monsieur Saint-Far luttant tantôt contre la mort,
Et tantôt se laissant entraîner par le sort,
Est jeté sur le sable où j'ai cru que la vie
Pour mes maux à mon maître avoit été ravie;
Mais enfin le destin devenu plus heureux,
En vous rendant au jour a comblé tous mes vœux.

SAINT-FAR *à part.*

Pourquoi, trouvant un terme à ma douleur profonde,

N'ai-je donc pu rester enseveli sous l'onde?
A Dumont.
Et toi, de tous mes maux compagnon vertueux,
Fuis un infortuné, fuis son sort malheureux,
Cesse de t'attacher au tourment qui m'accable;
En restant près de moi tu te rends misérable.

DUMONT *à part.*

C'étoit moi qui tantôt voulois le secourir,
Dieux, de ne l'avoir pu voulez-vous me punir!
A Saint-Far.
Dites... Vous vous trompez; croyez, ô mon cher maître,
Que près de vous content, sans vous je ne puis l'être,
Que m'éloigner de vous c'est faire un malheureux;
Vous n'en fîtes jamais.

SAINT-FAR.

Ami trop généreux,
Je connoissois ton âme et ta noble énergie;
Crois que de t'affliger je n'eus jamais l'envie,
Dans le cœur des humains, avec égalité,
La nature grava la sensibilité.

SCÈNE TROISIÈME.

Les précédens, FLORIGNI.

FLORIGNI *au fond du théâtre.*

HOLA quelqu'un! hola! je crie et m'époumonne,
Depuis une heure au moins, et je ne vois personne;

Je crois en vérité que dans cette maison

(*Appercevant Saint-Far.*)

Et maîtres et valets sont sourds.... Monsieur pardon,
Ici je suis entré, lassé de me morfondre,
Pour rencontrer quelqu'un qui me puisse répondre;
Mais je suis importun et vais me retirer.

SAINT-FAR.

Vous êtes libre ici, Monsieur, de demeurer.

FLORIGNI.

Dans cette hôtellerie, au moment de descendre,
Ne trouvant pas Picard, ennuyé de l'attendre,
Je suis allé, venu... Que dit-on de nouveau?

SAINT-FAR.

J'arrive dans l'instant.

FLORIGNI.

L'on mande qu'un vaisseau,
Battu par la tempête, a, non loin du rivage,
Fait, depuis quelque tems, un terrible naufrage,
Que beaucoup ont péri dans ce désastre affreux.

SAINT-FAR *à part.*

Ceux qui s'en sont tirés, ne sont pas tous heureux.

DUMONT, *à part.*

Dans ce naufrage-là j'ai joué quelque rôle.

FLORIGNI.

Que le sort est bizarre & la fortune est drôle !
Nous voyons souvent l'un réussir constamment
Et les malheurs à l'autre arriver fréquemment.

DUMONT, *à part.*

Oh c'est presque toujours.

FLORIGNI.

Quelle douleur amère
Pour une tendre épouse, une, fille, une mere,
Dont le mari, le fils a, malheureusement,
Rencontré le trépas dans ce triste élément !
Ah ! pour moi, s'il en est, je plains bien leur détresse.

SAINT-FAR.

Mon âme avec la vôtre à leur sort s'intéresse.

FLORIGNI.

Mais représentez-vous un jeune homme enflammé,
Ayant long-tems vêcu loin de l'objet aimé ;
Il presse son retour qui plait à son amie.
Enfin le voilà près de revoir sa patrie ;
Son âme se dilate, et son empressement
Voit les jours, à son gré, couler trop lentement ;
Mais la mort détruisant ce fortuné présage,
Sans pitié le moissonne à la fleur de son âge ;
Et l'amour de l'amante abrégeant le destin,

La fait, par la douleur, arriver à sa fin.
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

SAINT-FAR, (*il a été frappé des premiers vers & sort de sa rêverie.*)

Un cœur vraiment sensible,
Ne peut qu'être touché d'un tableau si terrible.

FLORIGNI.

Le vôtre paroît tel.

SAINT-FAR *à part.*

Rompons un entretien
Qui ne peut convenir à mon mortel chagrin.
(*haut*)
Éloignons nous. Dumont

DUMONT.

Monsieur.

SAINT-FAR.

Viens, suis-moi vîte.

FLORIGNI.

Nous séparer si-tôt....

SAINT-FAR.

Une affaire subite
M'oblige à vous quitter, malgré tout mon desir.

FLORIGNI.

J'ai, Monsieur, de vous voir eu le plus grand plaisir.

SCÈNE QUATRIÈME.

FLORIGNI, *seul.*

CE jeune homme étoit triste et son âme flétrie
Paroissoit se livrer à la mélancolie :
Quelques chagrins sans doute empoisonnant ses jours,
Du bonheur de sa vie ont arrêté le cours.
Que je plains le mortel que poursuit l'infortune !
Sensible au seul malheur, le reste l'importune ;
Sans cesse tourmenté, barometre vivant,
Le sort en est l'aiguille, on la voit un moment
Montrer le variable, et lorsqu'elle s'arrête,
Sa pointe très-long-tems désigne la tempête ;
Il traîne sa misère, accusant le destin
Des cuisantes douleurs qui déchirent son sein.
Moi j'en rends grace aux dieux, ma tranquille jeunesse
Fut toujours à l'abri de cette folle ivresse
Qui rend l'homme soumis à l'empire des sens,
Égare sa raison et corrompt les instans,
Les rapides instans qu'à notre race entière,
La nature ordonna de passer sur la terre.
Je fus toujours en paix. Au sein de mon bonheur,
Une épouse manquoit à mon sensible cœur.
Les Dieux m'ont inspiré dans ma route nouvelle,
M'ont offert Eugénie, et je viens avec elle

Vivre paisible, heureux, et loin des préjugés,
Les plaisirs ne sont rien s'ils ne sont partagés.

SCÈNE CINQUIÈME.

FLORIGNI, PICARD.

FLORIGNI.

EH maraud, d'où viens-tu ?

PICARD.

Calmez votre colère
Et déridez un peu ce visage sévère.
Je viens vous apporter.... (*à part.*) Ah! quand il le saura,
Il dira cher Picard, ami, ...

FLORIGNI, *impatienté.*

Que dis-tu là ?

PICARD.

Je dis, mon cher Monsieur, qu'une bonne nouvelle
(*à part*)
Va vous être à l'instant.... Oh mon Dieu!

FLORIGNI.

Quelle estelle ?

PICARD, *à part.*

Je crois que de plaisir mon cher maître en mourra.

FLORIGNI.

FLORIGNI.

Me diras-tu, pendard ?....

PICARD.

Oui, monsieur, m'y voilà.
Votre chère future et madame d'Orville....

FLORIGNI.

Eh bien !

PICARD.

A l'heure même elles sont dans la ville.

FLORIGNI.

Je cours à leur rencontre. (*Il sort.*)

PICARD.

Elles sont sur mes pas;
Ainsi que ma Lisette. Elle est riche en appas,
Elle aimoit un Dumont de défunte mémoire,
Dont sans doute elle a su la déplorable histoire;
Et qui cherchant la mort des bouts de l'univers,
L'a, dit-on, rencontrée au beau milieu des mers.
Un rival mort, pour moi, n'est pas fort redoutable;
Et je peux, si le sort m'est toujours favorable,
M'avancer pas à pas.....

SCENE SIXIÈME.

FLORIGNI, Madame d'ORVILLE, EUGÉNIE, LISETTE, PICARD.

FLORIGNI, *à madame d'Orville.*

Je suis au désespoir
De n'avoir pu, madame, aller vous recevoir,
Et sans ce bavard-là, dont la langue apprêtée,
M'a longuement appris votre heureuse arrivée,
Depuis long-tems déjà je serois près de vous.

PICARD, *à part.*

L'oreille nous fait bruit, l'on a parlé de nous.

Madame d'ORVILLE.

Je reconnois bien là votre délicatesse,
Et chez vous, Florigni, règne la politesse.

FLORIGNI.

à Eugénie.

Trop indulgente..... et vous, dont la sérénité,
Par un heureux accord s'unit à la beauté,
Et dont l'âme toujours sensible, ainsi que pure,
Nous fait avec plaisir admirer la nature;
Oserai-je espérer que, loin d'être inhumain,
Votre cœur applaudit au don de votre main.

EUGÉNIE.

Aux ordres de ma mère il faut que je me rende;
Je dois me conformer à ce qu'elle commande.

PICARD.

Pourrai-je me flatter, ma Lisette, qu'un jour
Tu verras de bon œil mes soins et mon amour.

LISETTE.

Aux ordres de mon cœur toujours je m'abandonne;
Mais il ne me dit rien pour ta triste personne.

FLORIGNI.

Mon âge, je le sais, peut, pour un jeune cœur,
Séparer de l'hymen l'image du bonheur:
Un vieillard, quelquefois, reproche à la jeunesse
Des plaisirs qui sont morts pour la froide vieillesse,
Et rappellant en vain le fugitif amour,
Jalouse le mortel qui le goûte à son tour;
De cet homme insensé je blâme la folie,
Et crois bien ordonné chaque âge de la vie.
D'une femme en portant le titre de mari
Je voudrois ajouter celui de son ami,
Partager avec elle & ma joie & ma peine,
Ne prendre de plaisir que quand rien ne la gêne,
Et par tous mes égards, mon assiduité,
Demander à son cœur la réciprocité.

EUGÉNIE, *à part.*

Tel, avec tout le feu d'une vive tendresse,

Saint-Far de son amour me dépeignoit l'ivresse.
Tel, dans de plus heureux & regrettés momens,
Mon ami me prioit d'adoucir ses tourmens,
Demandoit un aveu bien facile . . . . .

Madame d'ORVILLE *l'interrompant.*

Eugénie,
De quel objet nouveau votre tête remplie,
Se livre sans réserve à ces distractions.

EUGÉNIE *embarrassée.*

Sensible à la bonté de vos intentions,
Je bénissois du ciel la propice influence
Qui confie aux vertus mon inexpérience.

FLORIGNI.

Vous n'aurez pas en moi cette vivacité,
Ce fougeux sentiment, ce transport agité
Qu'un jeune-homme amoureux, dans l'ardeur qui le presse,
Fait souvent éclater pour prouver sa tendresse :
Mais la douce amitié qui, franche et sans détour,
Par son feu modéré l'emporte sur l'amour,
Dont les sensations, dont la tranquille atteinte
N'éprouvent pas du tems la destructive empreinte
Que nous tenons enfin de la divinité
Pour adoucir les maux faits à l'humanité.
Livré jusqu'à ce jour à la philosophie,
A l'étude de l'homme ayant passé ma vie,
Mon âme de l'amour ne connoît pas les feux...?

EUGÉNIE, *avec feu.*

Vous n'avez pas aimé . . . que vous êtes heureux !
Comme vous je voudrois . . .

Madame DORVILLE, *l'interrompant avec finesse.*

Posséder la prudence . . .
Ma fille, elle ne vient que par l'expérience.

EUGÉNIE, *à part.*

Sans elle cependant j'ai goûté le bonheur,
Et l'amour en aimant la fit faire à mon cœur.

FLORIGNI.

Ce vœu, mademoiselle, au-dessus de votre âge,
Prouve qu'à la raison vous voulez rendre hommage.
Je vous en applaudis : mais changeons de discours...
Pour la première fois madame vient à Tours
Peut-être ?

Madame d'ORVILLE.

Non, monsieur.

FLORIGNI.

Cette ville a sans doute
Excité vos regards ?

Madame d'ORVILLE.

Vers Bordeaux faisant route,
Je n'ai pu contenter ma curiosité.

FLORIGNI.

Nous pouvons un moment admirer sa beauté.
Le tems d'ailleurs invite à passer cette envie,
Et si vous....

Madame d'ORVILLE.

Allons-y, suivez-nous, Eugénie.

PICARD.

Lisette, un petit mot.

LISETTE.

Tu m'en as dit assez.

PICARD, *en s'en allant.*

Voilà dans un moment mes projets renversés.

(*Lisette voit entrer Saint-Far et Dumont, et regarde ce dernier avec attention*).

SCÈNE SEPTIÈME.

SAINT-FAR, DUMONT.

SAINT-FAR.

En vain loin de ces lieux je veux traîner ma peine,
Un invincible instinct malgré moi m'y ramène,
J'y sens diminuer mon affreux désespoir,
Et mon cœur soulagé conserve quelque espoir....
Peut-être.... à quels objets mon ame s'abandonne...
On croit facilement ce qu'on ambitionne.

Portés sur le desir & sur l'illusion,
Nous marchons à grands pas vers une fiction.
Souvent aussi, trompés par un peu d'apparence,
Nous fuyons constamment la sévère prudence :
Mais bien-tôt, à nos yeux, la triste vérité,
Paroît en s'appuyant sur la réalité.
Revenus du sommeil d'une longue chimère,
Nous résistons encore à l'auguste lumière ;
Nous voulons admirer les restes d'un lointain
Qui se meut, s'obscurcit et disparoît soudain.
Préférant au réveil les tableaux d'un beau songe,
Nous sommes avec peine avertis du mensonge :
Mais éloignons de nous ce présage flatteur
Qui présente en passant l'image du bonheur ;
C'est lui qui, pour un tems, me fit chérir la vie,
Qui m'offrit un objet, le ravit.....

DUMONT.

Eugénie
N'est pas morte, monsieur, oui vous la reverrez,
Et bientot tous vos maux vont être réparés.
J'ai des pressentimens qui me portent à croire
Que vous serez heureux sur les bords de la Loire.
Vous dirai-je encor plus... avant la fin du jour,
Vous reverrez ici l'objet de votre amour.
Quand je vous prédisois quelque heureuse aventure,
Vous m'avez très-souvent nommé mauvais augure
Et tout a confirmé....

SAINT-FAR.

M'as-tu prédit, dis moi,
Ce qui m'est arrivé ce matin.

DUMONT.

Eh bien, quoi ?

SAINT-FAR.

Je devois, tu le sais, recevoir une somme.
Je vais chez le banquier pour toucher mes billets....
Juge de ma surprise. On m'apprend que cet homme
Est parti cette nuit avec tous ses effets ;
Laissant de créanciers une triste cohorte
Dont toute la fortune est dans ce qu'il emporte.

DUMONT.

Je ne vois rien là moi qui soit très-surprenant.
Mais vous avez Cléon, votre riche parent.
N'avez-vous pas des droits à sa fortune entière ?

SAINT-FAR.

Aucuns, Dumont, sa fille est sa seule héritière.
Le sort pourroit m'ôter biens, fortune, secours,
Pourvu que d'Eugénie il respectât les jours.

DUMONT.

Écoutez les conseils d'un serviteur fidele.
Mon cher maître, calmez votre douleur mortelle,

SAINT-FAR.

Mon malheur est certain, et je ne puis douter
Que le sort ait cessé de me persécuter.

DUMONT.

Eh croyez moi, monsieur, je sais, d'expérience ;
Qu'un malheureux de soi doit avoir défiance.
La cruelle infortune, à force de tourmens,
De notre esprit souffrant abrutit les momens ;
Dès long-tems malheureux, nous croyons toujours l'être,
Et des tableaux affreux s'attachent à notre être.

SAINT-FAR.

Je sais, autant que toi, que nos yeux inquiets
Se fixent en tremblant sur les moindres objets :
Mais tous tes beaux discours ne pouront pas détruire
Le parti que j'ai pris.

DUMONT.

Daignez-vous m'en instruire ?

SAINT-FAR.

Dans mon cruel malheur, oui je veux fuir ces lieux ;
L'univers, les humains, moi-même si je peux.
Et pourquoi chérirois-je une triste patrie
Qui m'offriroit... grands dieux... le tombeau d'Eugénie ?

DUMONT, *à part.*

Combattre son dessein, seroit l'y maintenir,
(*haut*)
Et je dois.... vous sortez?...

SAINT-FAR.

Oui, je vais revenir.
Il faut te préparer, afin que tout-à-l'heure,
Je puisse abandonner cette triste demeure.

SCÈNE HUITIÈME.

DUMONT, *seul.*

C'EST en-vain que je parle, il ne m'écoute pas.
Je voudrois, vers Paris, qu'il dirigeât ses pas.
Je lui fais de grands maux un pompeux étalage,
De la morale, rien, il faut plier bagage,
Aller, je ne sais où, peut-être, avec des ours
Consumer promptement le reste de mes jours.
Dumont.... hem, mon ami, te sens-tu le courage
De végéter ainsi dans un triste hermitage,
Et des prés, des forêts, admirateur forcé,
De tenir avec eux un discours insensé?
Tu n'as pas de penchant pour la mélancolie,
Ni le goût décidé de la misanthropie....
Tu restes indécis.... et par toi délaissé,
Ton bon maître seroit.....tu ne l'as pas pensé.
Non, non, tu dois, heureuse ou bien infortunée,
De ton maître toujours suivre la destinée.

SCÈNE NEUVIÈME.

DUMONT, LISETTE.

DUMONT, *à part.*

VOILA pour un hermite un minois dangereux!
O ciel.... mais me trompe-je? en croirai-je mes yeux?
Lisette en cet endroit, quoi Lisette!....

LISETTE.

Elle-même.

DUMONT.

De te trouver ici mon bonheur est extrême;
Mais dis-moi quel hazard?....

LISETTE.

Oh! c'est toi, mon ami,
Qui me diras comment je te revois ici.

DUMONT.

Commence, je te prie, et pendant ta harangue,
Je vais, à raconter, bien préparer ma langue.

LISETTE.

Eh bien, tu sauras donc qu'ennuyée à la fin
Du ton de Cidalise et de son air hautain,
J'ai changé sa maison pour une plus aimable,
D'un tranquille bonheur asyle délectable,

Où l'honnête bonté me comblant de bienfaits,
Fait que je les accepte et n'en rougis jamais ;
Où traités comme amis, notre bonne maîtresse,
Nous donne également ses soins et sa tendresse.
Depuis peu ma maîtresse a perdu son mari,
Et vient unir sa fille au nommé Florigni,
Philosophe opulent dont l'immense richesse,
Prouve en ducats nombreux son amoureuse ivresse,
Et c'est dans son château, peu distant de ces lieux,
Qu'en lui donnant sa fille elle le rend heureux.
J'ai suivi ma maîtresse ainsi que la future ;
J'arrive, je te vois, voilà mon aventure.
Et la tienne, Dumont ?

DUMONT.

Je sers depuis long-tems
Un jeune homme accablé de maux et de tourmens,
Qui vit pour le chagrin, se repaît de souffrance,
Et dont le malheur suit la pénible existence ;
Nous sommes à présent sur le point de partir,
Sans savoir qu'elle route il nous faudra tenir.

LISETTE.

Mais quel est le sujet du chagrin qui le presse ?

DUMONT.

Une ame trop sensible, un grand fond de tendresse,
Pour un objet défunt, ou du moins il le croit.

LISETTE.

L'infortuné ! pour lui mon intérêt s'accroît.
Mademoiselle aussi, dans son ame constante,
De quelque ennui secret me semble mécontente,
Et je suis bien trompée, en lui donnant sa main,
Si le don de son cœur suit ce fatal lien.
Elle adore, je crois, un objet qui, loin d'elle,
Possède néanmoins une amante fidèle.
Et quoique je ne fasse ici que soupçonner,
Je gage que l'amour a su la dominer.

DUMONT.

Voilà de ce méchant la conduite ordinaire.
Au moment fortuné le suivant est contraire;
Tantôt doux, bienfaisant, et tantôt dangereux,
Jamais un heureux jour ne suit un jour heureux.
Plus il est attrayant, plus vous devez le craindre;
Quand on est amoureux, grands Dieux, qu'on est à plaindre !

LISETTE.

Quoique amour à tes yeux semble si criminel,
As-tu rendu, Dumont, cet arrêt sans appel ?

DUMONT.

Le beau sexe a sur moi toujours le même empire,
Et tes yeux, par malheur, à l'arrêt peuvent nuire.

LILETTE.

En ce cas j'en appelle à ta fidélité.....

Mais j'entends quelque bruit... on vient de ce côté;
Tu peux dans ce moment vers ton maître te rendre,
Mais sur-tout ne pars pas sans venir me l'apprendre.

(*Dumont sort.*)

SCÈNE DIXIÈME.

LISETTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *sans voir Lisette.*

RIEN dans ce triste endroit ne sourit à mesyeux:
Je me déplais par-tout, tout m'est fastidieux.
Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez.

EUGÉNIE, *de même.*

Malheureuse Eugénie!
Si près, hélas, de voir ton attente remplie,
Ton amour couronné par le don de ta main,
Un jour, un seul moment a rompu le lien
Qu'avoit tissu l'amour qui, dans une ame pure,
N'est que le vrai bonheur fondé sur la nature.

LISETTE.

Vous n'êtes pas la seule, et semblables à vous,
D'autres n'éprouvent pas un destin bien plus doux.

EUGÉNIE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Rien du tout.

EUGÉNIE.

Tu parlois d'infortune,
De douleur.

LISETTE.

A présent c'est chose si commune.
Oui, vous voyant gémir & répandre des pleurs,
Je disois que beaucoup éprouvent des malheurs.

EUGÉNIE.

A t'entendre, on diroit que j'en suis la victime.

LISETTE, *parlant à elle-même.*

Un malheureux jeune homme ! Aimer est-il un crime ?
Sans qu'il me soit connu, je le plains de bon cœur,
Et je voudrois pouvoir appaiser sa douleur.
Il est dans cet hôtel.

EUGÉNIE.

Ici, que me dit-elle :
Qui t'a, dis-moi, Lisette, appris cette nouvelle ?

LISETTE.

Un valet qu'autrefois à Paris j'ai connu,

Dans ce même logis à l'instant est venu.
Il m'a dit qu'il avoit depuis long-tems un maître
Pour lequel le bonheur n'avoit fait que paroître,
Que malheureux ensuite il avoit végété ;
Mais c'est trop en parler : vous avez donc quitté
Madame votre mère ?

EUGÉNIE.

Elle vantoit sans cesse
De cette ville-ci la beauté, la richesse ;
Moi, dans cet entretien qui ne me plaisois pas,
Vers ce lieu pour rêver j'ai dirigé mes pas.....
Il est ici, dis-tu ?

LISETTE.

Qui donc, mademoiselle ?

EUGÉNIE.

Celui que tu plaignois avec un si grand zèle.

LISETTE.

Ce jeune homme ?...

EUGÉNIE.

Lui-même.

LISETTE.

Il étoit bien ici !
Mais à présent peut-être il en est reparti....
Mais madame pourroit de votre longue absence.....

EUGÉNIE

EUGÉNIE *l'interrompant.*

Je sais pour moi combien il a de complaisance.....
L'as-tu vû ?

LISETTE *avec finesse.*

Toujours.... lui.... non, il étoit absent ;
Et dehors il devroit ne rester qu'un moment :
Mais changeons de discours, et laissant là cet homme ;
Parlons de Florigni.

EUGÉNIE.

Sais-tu comme on le nomme ?

LISETTE.

J'allois le demander ; mais vous voyant venir ;
Notre court entretien alors a dû finir.....
Avec plaisir de lui vous semblez tout entendre.

EUGÉNIE.

D'un intérêt subit je n'ai pu me défendre.
Il seroit bien cruel, qu'abîmé de douleur,
L'homme ne trouvât pas quelque consolateur.
L'infortuné souvent, dans le sort qui l'accable,
Quand il sait être plaint devient moins misérable ;
Et le triste mortel, victime des malheurs,
A du moins la pitié pour essuyer ses pleurs.

LISETTE.

Vous avez bien raison. Si j'eusse pu l'entendre

Un seul moment de plus, il eût fallu me rendre.
Je le plaignois déjà d'une si bonne foi,
Que sa tristesse avoit passé jusques à moi.
Pauvre Dumont!

EUGÉNIE.

Dumont, ... c'est son valet fidèle.
Il pourroit..... tire moi de ma peine cruelle.
Ah! de grâce, dis-moi, par le sort amené,
Si Saint-Far est le nom de cet infortuné.
Quel pays l'a vû naître, & loin de sa patrie,
Depuis près de quatre ans, s'il regrette une amie,
Si toujours..... mais j'oublie.... elle n'a pu le voir.
Quels sentimens flatteurs puis-je encor concevoir!
O vous qui dans mon cœur ranimez l'espérance,
O Dieux, si vous voulez couronner la constance,
De vous que le bonheur soit un bienfait nouveau,
Ou de l'illusion déchirez le bandeau.
Et toi, cours à l'instant pénétrer ce mystère,
Et reviens m'avertir.....

LISETTE.

Madame votre mère.

SCÈNE ONZIÈME.

FLORIGNI, Madame d'ORVILLE, EUGÉNIE,

Madame d'ORVILLE.

Nous te cherchions ma fille, avec empressement.
Auprès de nous, pourquoi ne rester qu'un moment,
Et vouloir nous causer autant d'inquiétude ?

EUGÉNIE.

Pardon : mais de tout tems, pour moi, la solitude
Eut, et vous le savez, un attrait enchanteur.

Madame DORVILLE.

Qu'avez-vous, Eugénie, et de cet air rêveur,
Ému, même affecté, que faut-il que je pense ?

EUGÉNIE.

O ma mère, n'ayez aucune défiance,
à part,
Votre fille est heureuse.... ou peut le devenir,
Et n'aime à préjuger qu'un tranquille avenir.

LISETTE.

Ah, madame, c'est moi dont la folle imprudence
A voulu d'un malheur lui faire confidence.
Écoutant aussi-tôt la bonté de son cœur,
Mademoiselle a trop partagé ce malheur,

Et j'ai vu, finissant ma funeste aventure,
Que ses pleurs ont suivi ma trop vive peinture.

Madame d'ORVILLE.

Juge donc, si tu plains le premier des mortels,
Ce que tu souffrirois pour des maux personnels.
Modère les élans d'une âme trop sensible,
Et, ma fille, crois-moi, redeviens plus paisible,
Victimes quelque fois de notre humanité,
Nous achetons bien cher la sensibilité.

FLORIGNI.

Quand vous l'ordonnerez, nous partirons, je pense,
Vous auriez à ma place un peu d'impatience;
L'esprit n'apperçoit pas les apprêts du bonheur,
Sans, jusqu'à lui, du tems mesurer la longueur.

Madame d'ORVILLE.

Rien, je crois, maintenant ici ne nous arrête.

EUGÉNIE, *à part.*

O ciel!

FLORIGNI.

Picard!

SCENE DOUZIÈME.

Les Précédens, PICARD.

PICARD.

MOnsieur.

FLORIGNI.

La chaise est-elle prête ?

PICARD.

Non, monsieur.

EUGÉNIE.

Je respire.

FLORIGNI.

Eh bien, sans nul retard,
Que tout dans le moment soit prêt pour le départ.

(*Picard sort.*)

SCÈNE TREIZIÈME.

FLORIGNI, Madame d'ORVILLE, EUGÉNIE, LISETTE.

FLORIGNI, *à Madame d'Orville.*

DE vous distraire un peu j'aurois l'âme ravie;
Mais que peut-on trouver dans une hôtellerie ?

Madame d'ORVILLE, *montrant l'échiquier.*

J'apperçois cependant.....

FLORIGNI.

Des échecs, sur ma foi,
Vous êtes à ce jeu bien plus forte que moi :
Mais à porter les coups je mets toute ma gloire,
Quand c'est par votre main que je perds la victoire.

Madame d'ORVILLE *se mettant à jouer.*

Toujours aimable.

EUGÉNIE (*prenant une brochure sur la table & s'asseyant à droite au bord du théâtre..*)

Un livre !.... ah sans doute un de ceux
Qui peignent des amans presque toujours heureux.
C'est..... (*l'ouvrant*) Paul & Virginie..... Ah !
charmante peinture,
De deux cœurs innocens qui suivent la nature.
En lisant ce roman notre esprit enchanté
S'arrête à tout moment, relit une beauté,
Sans quitter Paul, voyage avec sa Virginie,
S'intéresse à tous deux, & notre ame attendrie
Ne peut jamais finir ce tableau si touchant,
Sans répandre aussi-tôt les pleurs du sentiment.

FLORIGNI, *jouant.*

Je suis bien sûr de perdre.... échec à votre reine.

LISETTE *à part.* (*Elle est assise derrière Eugénie.*)

Dumont est-il parti?.... de lui je suis en peine.

Madame d'ORVILLE *jouant.*

Je crois avoir beau jeu, j'enlève votre tour;

FLORIGNI *jouant.*

Oui: mais mon cavalier prend la vôtre à son tour.

EUGÉNIE *fermant à moitié son livre.*

Le tems presse, & bientôt nous nous mettrons en route;
Rien ne vient me tirer de mon malheureux doute.
Dumont, dans cette ville.... avec lui sûrement,
Tout semble confirmer que Saint-Far est vivant,
Et qu'il m'est envoyé par un destin propice.

LISETTE, *à part.*

Il ne vient point; attendre est un cruel supplice.

SCÈNE QUATORZIÈME.

Les précédens, SAINT-FAR. (*Il s'assied au au fond du théâtre.*)

SAINT-FAR.

JE persiste toujours dans mes justes desseins;
Je veux finir mes jours éloigné des humains,
Seul.....oui, toujours tout seul, en pleurant Eugénie.

EUGÉNIE *lisant.*

Je vois Paul appeller sa chère Virginie.

SAINT-FAR, *de même.*

Bientôt, oh oui bientôt !... frappé dans mon printems,
Je ne parviendrai pas à l'hiver de mes ans,
Eugénie !

EUGÉNIE *lisant encore.*

Il appelle encor sa Virginie,
Oh, c'est qu'il est si doux de nommer son amie !

SAINT-FAR, *de même.*

Le ciel ne m'a donné le feu du sentiment
Que pour faire à mon cœur connoître mon tourment.

LISETTE, *à part.*

Oui, Dumont est bien loin. C'est sûr.... le misérable !
Oh ! je le haïrois.... s'il étoit moins aimable.

SAINT-FAR, *de même.*

Perdre un objet aimé !

FLORIGNI, *jouant.*

Moi, j'ai bien-tôt perdu.

SAINT-FAR, *de même.*

J'allois avoir le prix d'un amour assidu....,

Madame d'ORVILLE, *jouant.*

Ce cavalier sur l'autre a déjà l'avantage.

FLORIGNI.

FLORIGNI.

Moi, je ne le vois pas.... vous le cachez, je gage.

Madame d'ORVILLE.

Non.... l'œil ne voit pas tout.

EUGÉNIE.

Un sentiment secret
M'offre une illusion que j'éloigne à regret.
Mon cœur même se livre à de si doux prestiges.
Dieu, qui pour des amans opéras des prodiges,
Amour, désigne moi la route du bonheur;
Il est, depuis long-tems, exilé de mon cœur,
Et de le retrouver s'il m'étoit impossible,
Daigne au moins par pitié me rendre moins sensible.

SAINT-FAR, *de même.*

Auprès d'elle je crois être à chaque moment,
L'entendre, lui parler.....

EUGÉNIE.

Mes yeux dans cet instant
Me retracent encor son image chérie.

SAINT-FAR.

(*voyant Lisette, Florigni, madame d'Orville, Eugénie.*)
Voici quelqu'un.... encore.... ah madame... Eugénie!

EUGÉNIE.

Saint-Far, est-ce bien toi ?

SAINT-FAR.

Loin de toi très long-tems,
J'ai gémi, j'ai souffert et, dans bien des instans,
Croyant que le trépas avoit fini ta vie,
Je desirois la mort pour trouver Eugénie.

EUGÉNIE.

Je crains que ce ne soit encor l'illusion
Qui flatte mon amour, égare ma raison.
Saint-Far, ô mon ami, plus longue est la souffrance,
Plus douce est de nos maux la juste récompense.

SAINT-FAR. (*à madame d'Orville.*)

Nos maux, ils sont finis. Pardonnez à l'amour
Ces transports violens ; retrouvant en un jour
Tout ce qui m'attachoit autrefois à la vie,
Une épouse adorée, une mère chérie,
Objets depuis long-tems précieux à mon cœur,
Entre deux je n'ai pu partager mon bonheur.

Madame d'ORVILLE.

De vous revoir, Saint-Far, j'ai l'ame satisfaite :
Mais à ce doux plaisir une peine secrète
Vient mêler ses ennuis.

SAINT-FAR *à part.*

Quel accueil !

Madame d'ORVILLE. (*A Florigny.*)

Sur ceci,
Monsieur, vous allez être à l'instant éclairci.
Ensemble l'un et l'autre ont passé leur enfance,
Et leurs cœurs pour s'aimer, bientôt d'intelligence,
D'être toujours unis prirent l'engagement.
J'approuvai leur amour, et mon consentement
Les flatta de l'espoir d'un prochain hymenée :
Mais au moment de voir leur flamme couronnée,
Saint-Far fut loin de nous, par un fatal destin,
Obligé de passer en un climat lointain.
Bientôt de son trépas une fausse nouvelle
Fit succomber ma fille à sa douleur mortelle.
Détestant de ses jours le pénible fardeau,
Deux fois elle fut près de descendre au tombeau.
A la fin l'on cessa de trembler pour sa vie :
Mais elle a conservé cette mélancolie,
A laquelle on la voit se livrer par momens.
Par ce fatal trépas libre de ses sermens,
Je cherchai pour ma fille un état salutaire,
Un époux vertueux, et je pensois en mère ;
J'espérois tout du ciel, du tems et de son cœur.
La paisible amitié, dis-je, pour son bonheur,
Bien loin, comme l'amour, d'en faire sa victime,
A son fidèle époux l'unira par l'estime.
Vous parûtes alors ; ce sort avantageux
Pour votre prompt hymen me fit faire des vœux.
Le contrat prêt, ce jour pris pour le mariage,
De la mort de Saint-Far démentit le message ;

C'est lui que vous voyez; mieux que tous mes discours,
Vos yeux vous ont instruit de leurs tendres amours.

SAINT-FART, *à part.*

Ami, de ton billet voilà donc le mystère.
Ah, soyons généreux, et taisons ma misère.
L'opulence l'attend en recevant sa foi,
Je dois bien plus l'aimer pour elle que pour moi.
Haut.
Mon Eugénie, ô vous que j'adorai sans cesse ...
Pardonnez les élans de ma vive tendresse,
Je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois.

EUGÉNIE.

Quoi, tu veux me quitter ? ... ma mère, tu le vois.

SAINT-FAR.

Ah dieux ! secourons-la dans sa douleur mortelle.
Ah, monsieur, puissiez-vous vivre heureux avec elle.

EUGÉNIE.

Dieux ! Saint-Far !

FLORIGNI.

Arrêtez, jeune homme vertueux,
Connoissez-moi, soyez au comble de vos vœux.
La douleur de troubler votre douce harmonie,
Accableroit de maux le reste de ma vie.
Cessez par votre hymen d'éprouver le malheur.
Un tableau si touchant suffit seul à mon cœur.

EUGÉNIE.

Vertueux Florigni, pour tant de bienfaisance,
Je ne peux vous offrir que la reconnoissance.
Saint-Far, vous l'entendez.

SAINT-FAR.

Recevez mes adieux.

Madame d'ORVILLE.

Vous pouvez balancer?

SAINT-FAR.

(*à part.*) Fuyez un malheureux.
Tempête où ma vertu craint de faire naufrage.

EUGÉNIE.

Perfide!

SAINT-FAR.

Je ne suis perfide ni volage.
J'en jure par l'amour invoqué tant de fois;
Eugénie à mon cœur donne toujours des loix;
Dès long-tems Eugénie est celle que j'adore,
Je finirai mes jours la chérissant encore:
Mais mon malheur le veut. Je vous rends votre foi;
Ah! puisse votre époux vous aimer comme moi!

ÉUGENIE.

Non, vous n'avez jamais aimé votre Eugénie.

SAINT-FAR.

Moi ! cruelle, pour toi j'ai pris soin d'une vie
Que des périls divers menaçoient tour-à-tour.

EUGÉNIE.

Tu refuses ma main, et tu parles d'amour,
Saint-Far.

FLORIGNI.

Écoutez-moi, la fortune peut-être
En prodiguant ses dons a pu vous méconnoître.

(*Geste d'étonnement de Saint-Far.*)

Vos sentimens, Saint-Far, n'ont rien à suspecter.
J'admire vos vertus & sais les respecter.
De biens accumulés, riche propriétaire,
Je pourrois réparer cet oubli trop sévère.

(*Nouveau geste.*)

Mes discours sont par vous interprétés fort mal.
C'est un ami qui parle et non pas un rival.
Votre cœur délicat et votre ame naïve
M'ont inspiré pour vous l'amitié la plus vive.
A ce titre si doux, acceptant mes bienfaits,
Que Saint-Far, Florigni s'unissent à jamais.

(*à part.*)

J'ai rempli mon devoir lorsque, par ma richesse,
A l'homme intéressant j'ai rendu l'allégresse.
Les riches sont ici les ministres des dieux,
Obligés en leur nom de faire des heureux.

SAINT-FAR.

Plus j' ntends vos discours et plus je vous révère.

EUGÉNIE.

J'ai lu dans votre cœur, je vous suis toujours chère,
Je sais aussi combien vous êtes généreux.
Saint-Far, répondez-moi, vous êtes malheureux,
Vous avez tout perdu, oui votre cœur sensible
Est flétri, non changé par ce coup si terrible.
Et vous êtes Saint-Far malgré l'adversité.

SAINT-FAR.

Grands dieux!

EUGENIE.

Vous vous troublez, voilà la vérité.
Aux biens de Florigni comparant ta détresse,
Tu refusois pour moi.... quelle délicatesse!
Quels nobles sentiments! jamais, ô mon ami,
Tu n'as tant mérité d'être toujours chéri.

SAINT-FAR.

Non, ce n'est pas....

EUGÉNIE.

Poursuis.... par la délicatesse,
Fais encore un moment combattre la tendresse.
Puis cede à nos désirs, unis ton sort au mien,
Le destin, les malheurs t'ont privé de ton bien;
Mais ils n'ont pu changer la sensible Eugénie.

Pour réparer tes maux il te reste une amie.
Mes biens, graces au ciel, suffisent pour nous deux.
Nous vivrons sans éclat ; mais nous vivrons heureux,
Deux cœurs d'une parfaite et douce intelligence,
Riches de leur amour dédaignent l'opulence.
Reçois mes dons. Payé du plus tendre retour,
L'amour peut-il rougir d'être heureux par l'amour.

SAINT-FAR.

à part. *haut.*
Je ne puis résister, ô généreuse femme,
O ma touchante amie, oui je prends tes bienfaits ;
L'amour est le plus fort, il embrâse mon âme,
Et la reconnoissance, en augmentant ma flamme,
Va dans mon cœur charmé se graver pour jamais.
De douleur, il est vrai, mon ame anéantie,
Se croyoit, sans fortune, indigne d'Eugénie,
Je faisois mes efforts pour vaincre ma douleur,
Et pour toi seule enfin renonçois au bonheur.

EUGÉNIE.

Ton cœur me suffisoit ; avec lui ton amie,
Sans richesse, eût goûté les charmes de la vie.

SAINT-FAR, à Madame d'ORVILLE.

O moment fortuné !..... puis-je espérer de vous
Que vous confirmerez un destin aussi doux.

SCÈNE

SCÈNE QUINZIÈME
et dernière.

Les précédens, PICARD, (*et peu après DUMONT.*)

PICARD, *à Florigni.*

Monsieur, c'est prêt.

ad ame, d'ORVILLE *à Saint-Far.*

Je crois, en tenant ma promesse,
Couronner la vertu des mains de la tendresse.

SAINT-FAR.

Florigni, votre cœur sensible et généreux,
Doit être satisfait en me voyant heureux
(*Ils s'embrassent.*)
Viens, mon cher Dumont, toi que mon sort intéresse,
Conçois, en la voyant, quelle est mon allégresse;
Tu vas la partager, je connois ton bon cœur.

DUMONT.

Oh! oui.... je ne suis pas prophète de malheur.

LISETTE.

M'aimes-tu toujours bien?

DUMONT.

Es-tu toujours la même?

LISETTE.

Toujours.

DUMONT.

Par conséquent....

LISETTE.

Eh bien ?

DUMONT.

Lorsque l'on s'aime,
Sans offenser personne on peut fort bien s'unir.

LISETTE.

Fripon,

DUMONT, *voulant l'embrasser.*

Quelle est jolie !

LISETTE.

Ah veux-tu bien finir ?

PICARD.

Quand je parle d'amour, les vivantes me quittent,
Et contre moi les morts en rivaux ressuscitent.

FLORIGNI.

Ne songeons qu'au plaisir. Venez dans mon château,
Qu'on voie réunis par un accord si beau,

L'époux, l'ami fidèle, et la mère et la fille,
Ensemble ne former qu'une même famille,
Et pour moi du destin la plus grande faveur
Sera d'être long-tems témoin de leur bonheur.

VAUDEVILLE.

SAINT-FAR.

EN possédant mon Eugénie
Je vais rompre avec la douleur.
Lui consacrer toute ma vie,
Voilà le serment du bonheur.
Le charmant Dieu de la tendresse,
En nous unissant à jamais,
Nous paie avec les intérêts
Les maux de la DÉLICATESSE.

EUGÉNIE.

Saint-Far, non jamais ton amie
Ne pourra te croire inconstant,
Aussi de t'aimer Eugénie
Pour jamais te fait le serment;
Mais quand son cœur à la tendresse
Eût résisté jusqu'à ce jour,
Eût-il pu combattre un amour
Qu'épure la DÉLICATESSE.

FLORIGNI.

Mes amis, comme une chimère,

Beaucoup regardent le bonheur:
Mais vous me prouvez, au contraire,
Que sa source est dans notre cœur.
Aux gages de votre tendresse,
Donnez un jour vos sentimens,
Et qu'on retrouve en vos enfans
Votre rare DÉLICATESSE.

LISETTE, (*au public.*)

Le jeune auteur de cet ouvrage
Vous offre son premier enfant.
Ses seuls droits à votre suffrage,
Sont d'avoir peint le sentiment.
Malgré ses défauts, sur sa pièce,
Portant un regard indulgent
De votre goût, pour un moment,
Oubliez la DÉLICATESSE.

FIN.

A Tours, De l'Imprimerie d'AUGUSTE VAUQUER & LHÉRITIER; 1793.